

Noir austral

Christine Adamo

Noir austral



Liana Levi

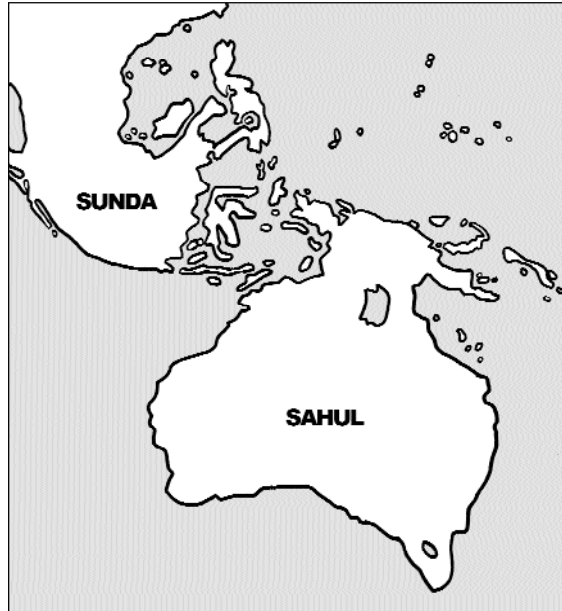
Le lecteur trouvera en pages 301 et 302 des représentations d'animaux préhistoriques évoqués dans le texte, ainsi qu'un arbre généalogique de la tribu des Jerr-inga.

L'éditeur remercie Jindalee Estate Ltd., à Moorabool, Victoria, Australie, pour lui avoir permis d'utiliser l'illustration qui figure en couverture de cet ouvrage.

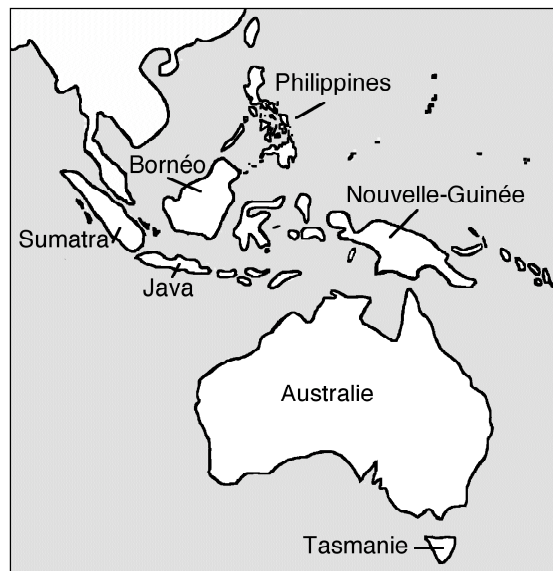
Cartes et illustrations intérieures: Ouin

© 2006, Éditions Liana Levi

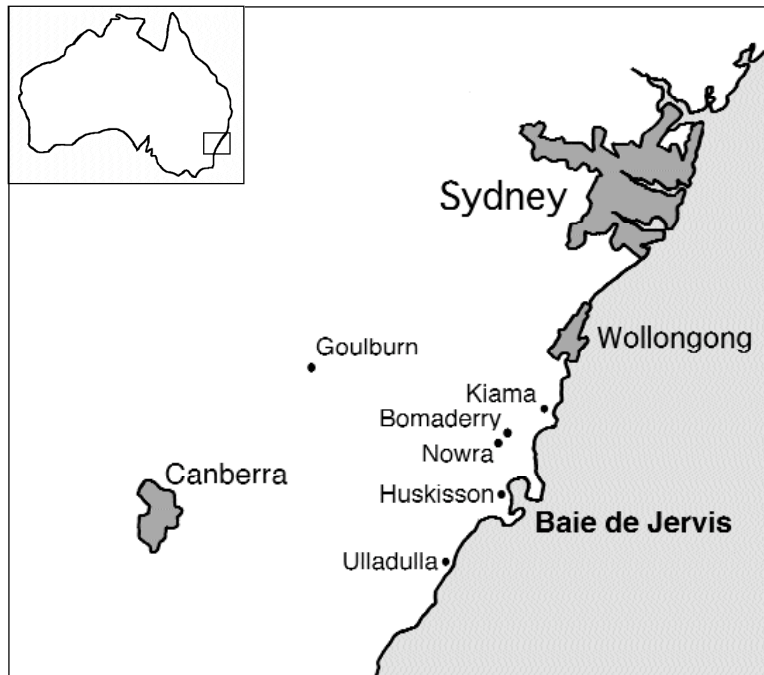
Sahul et Sunda



L'Océanie aujourd'hui



Les environs de la baie de Jervis



PROLOGUE

Comme les jours précédents, il avait plu. L'été était là depuis quelques semaines, mais seul le calendrier était susceptible de s'en rendre compte. Et ici comme ailleurs, l'eau avait monté, le fleuve avait élargi son lit. C'était de cette façon que le cadavre s'était mis en mouvement.

Pendant toute une nuit déjà, il avait reposé sur la rive détrempeée, sous les branches des saules, à quelques centimètres de l'eau. Vers minuit, le clapotis avait submergé la tête, sans respect pour les cheveux noirs qui avaient été brillants ou pour la peau autrefois caramel, dorénavant blémisante sur des traits déformés par la souffrance. En montagne, les torrents avaient continué de joindre leurs flots de plus en plus abondants aux rafales de la pluie. À quatre heures du matin, l'eau avait recouvert la poitrine, insinuant quelques rigoles dans la cavité sanglante qui béait, un peu plus bas sur le corps, à l'endroit où s'étaient trouvées les entrailles. Elle en avait chassé les deux rats qui y festoyaient depuis peu. Au petit matin, sur la rive rétrécie, n'émergeaient plus que les pieds, chaussés de baskets si neuves sous le pantalon miteux qu'elles en étaient ridicules.

Et peu avant midi, le cadavre éventré avait été emporté par les flots. Il aurait normalement dû couler à pic vers le fond, avant de remonter plus tard, gonflé comme une baudruche aussi horrible que pitoyable. Mais, même discipliné par la technologie des hommes, le fleuve était puissant. Et ses courants ne s'en laissaient pas conter, surtout en période de crue, lorsqu'il s'agissait de

charrier tout ce qui passait à leur portée. Dans l'eau boueuse, le corps, bien que toujours sous l'effet de la rigidité cadavérique, s'était mis à rouler et à bouger en une danse grottesque.

Il n'avait pas été loin. Quelques mètres plus en aval, il s'était arrêté dans les branches d'un arbre riverain qui, plongé dans le fleuve à chaque colère du ciel, avait pris l'habitude de retenir quelques spécimens incongrus. Ce jour-là, cela avait été deux sacs de plastique imprimés du logo d'un supermarché local, une porte de caravane, et un éventré.

Ce dernier se retrouvait donc hors de l'eau, à plat ventre sur le battant de contreplaqué, ce qui restait de ses intérieurs reposant sur une surface encore propre. Cela ne durerait peut-être pas longtemps. Certes, le bassin du cadavre était resté coincé dans les branches, sous la porte. Mais, presque frénétiquement, il basculait au rythme des poussées cadencées exercées par le courant sur les jambes qui pendaient vers le fond.

D'ici peu, la transformation des graisses aiderait à la constitution d'une sorte de cire autour des chairs immergées. En revanche, sur les parties exposées à l'air, les mouches pondraient leurs œufs. Des larves s'implanteraient. Et le corps deviendrait un formidable réservoir de nourriture.

Première partie

Les voyageurs

70 000 av. J.-C. De Sunda à Sahul.

Leurs jambes étaient longues et fortes sur la terre, leur foulée souple. Leur corps droit et musclé ne faiblissait pas. Ils étaient décidés. Le chemin vers le sud allait offrir au clan une vie meilleure, plus facile en tout cas que celle des anciens qui avaient survécu à la colère des esprits de la montagne et du ciel.

C'était une éruption¹ qui avait dévasté cette partie de Sunda², provoquant la fin des premiers temps. En arrivant à la surface, le magma visqueux avait explosé hors du cratère avec une force ahurissante. Puis, le jet de cendres et de gaz s'était élevé à des dizaines de kilomètres dans l'atmosphère, avant de s'y répandre en un gigantesque nuage. Il avait alors provoqué un hiver volcanique de presque six ans, faisant baisser les températures de plus de dix degrés, éradiquant une grande partie de tout ce qui vivait alentour. Les survivants avaient reconstitué un clan, s'étaient mis en marche. Là-bas, sur les terres de l'horizon, ils en trouveraient peut-être d'autres de leur espèce. Et la famine ne régnerait pas.

1. L'éruption du mont Toba, un volcan de Sumatra, entre 77000 et 71000 ans avant notre ère, est supposée avoir déplacé 800 km³ de cendres, et avoir manqué provoquer l'extinction des Homo sapiens, laissant de la population totale, évaluée à 100 000 individus, un nombre maximal de 10000 survivants.

2. Nom donné au continent qui englobait, au Pléistocène, l'Asie du sud-est et les îles d'Indonésie (voir carte « Sahul et Sunda » page 7). À cette époque, le niveau des mers était plus bas de 150 mètres environ. Ce continent était séparé d'une autre grande masse de terre, Sahul, par le détroit de Sahul.

Au fil des générations, le clan longeait le rivage sud-est de Sunda. Le froid nouveau facilitait les choses car la forêt n'avait pas repris assez d'ampleur pour être un obstacle. Ils allaient à leur rythme, tout en maintenant une relation étroite avec ce qui les entourait. Chasser, cueillir, pêcher. Tresser ou coudre des sacs, perfectionner les outils. Incinérer les morts, mettre au monde les enfants. Créer de nouvelles peintures corporelles, raconter les histoires des ancêtres et de leurs voyages.

Au fur et à mesure que ceux du clan progressaient, les rivages se couvraient d'arbres nouveaux, jusqu'au jour où les racines se firent mangroves, plongeant dans l'eau et rendant la progression très difficile. Alors les hommes se concertèrent. Derrière, la forêt, dont les hauteurs cachaient le ciel en une toile verte et dentelée. Devant, l'océan, aux bleu-vert changeants et aux profondeurs insoupçonnables. Ils fronçaient les sourcils quand, à l'horizon, au-dessus de l'eau, apparut une fumée aussi légère que celle d'un feu de bois.

Alors, Yooloore jeta lance et hachette sur le sol et poussa un cri.

– Là! Là! Regardez!

Son corps noir tendu sur ses jambes, il pointa son index vers le ciel. Son visage peint à l'argile blanche était radieux. Sur les eaux lointaines, un vol d'ibis se détachait, remontant vers le nord. Le jeune homme se retourna vivement vers les siens.

– Ces oiseaux ne nichent que près des eaux douces!

Il y avait davantage qu'un océan là-dérrière. Ils décidèrent donc de continuer. Yooloore, plus fébrile que les autres, marchait nerveusement sur la plage.

– Il faut savoir ce qu'il y a là-bas! Prenez ces rondins! Aidez-moi!

Il ne leur fallut pas longtemps pour lier entre eux les morceaux de bois qui jonchaient l'endroit. Ils n'étaient pas des navigateurs experts, mais ils avaient déjà traversé de petits bras de mer.

Un instant, la peur de l'inconnu roda dans l'esprit de Yooloore. Mais elle s'effaça vite devant l'orgueil, lorsqu'il réalisa que Namoorra l'observait. Il la fixa à son tour de sous ses sourcils broussailleux. Le visage de la jeune fille était plus petit, plus harmonieux que ceux des anciens. Son menton plus marqué, son front plus haut, son crâne plus rond. Mais Yooloore voyait surtout ses yeux noirs, mis en valeur par l'argile qui couvrait la partie supérieure de sa figure. De plus, elle frissonnait car un vent aigre courait sur sa peau sombre. Et ses seins menus pointaient vers le ciel.

Le jeune homme avala sa salive, puis revint vers l'océan, entreprit de tirer l'un des radeaux sur l'eau. Ses muscles se gonflèrent. Il sentit une certaine ivresse l'envahir lorsque la sommaire embarcation se mit à flotter à quelques mètres du bord. Debout dans l'eau, il la retint, puis se retourna vers la jeune fille.

– Demain, nous partirons. Là-bas...

Il tendit le bras vers l'horizon qui rougeoyait doucement sous les feux du soleil couchant.

Lorsque la nuit fut là, les gens du clan se mirent à creuser le sol à la lisière de la forêt. Bientôt, ils s'endormirent, serrés les uns contre les autres dans ces nids improvisés. Pourtant, aux prémices de l'aube, alors que la lune s'effaçait dans le ciel, Yooloore se releva d'un bond. En quelques pas, il rejoignit l'endroit où les femmes dormaient, et où les corps semblaient se confondre les uns avec les autres. Le jeune homme hésita un instant. Puis il

la vit, entreprit de s'allonger contre elle. Au contact de la chaleur, Namoorra s'éveilla en sursaut, sur le point de fuir. Mais elle sentit le souffle sur son épaule, la main sur son sein, le genou entre ses cuisses. Alors la chaleur monta dans son ventre. Et elle s'arqua contre lui.

Quelques heures plus tard, le clan s'élançait vers l'inconnu.

Ce ne fut pas facile. Avec de larges branches taillées, ils pagayaient de toutes leurs forces vers le large, portés par leur envie d'un avenir meilleur, dans ce lointain d'où s'étaient envolés les gracieux oiseaux blancs et noirs. Mais c'était comme si l'océan ne voulait pas d'eux, comme si les vagues se liguèrent contre la force des mâles de l'espèce.

Soudain, une sagaie vint se ficher entre les frêles épaules de Muluurii. Surpris par la violence du choc, le vieil homme ne ressentit tout d'abord aucune douleur. Et lorsque celle-ci l'envahit, il était trop tard. Un flot de sang et d'écume lui était monté aux lèvres. Les yeux grands ouverts, dans un étonnement définitif, Muluurii tomba en avant.

Les hommes cessèrent de pagayer, les femmes poussèrent de petits cris d'angoisse en se recroquevillant sur les enfants. Derrière eux, sur la plage qu'ils venaient de quitter, un groupe de petits êtres noirs, à la tête curieusement rétrécie, courait en tirant des esquifs effilés.

En quelques secondes, les créatures minuscules s'étaient élancées sur les flots, à quelques encablures des radeaux, si lourds et si maladroits en comparaison des embarcations des poursuivants.

Affolés, les voyageurs réagirent toutefois immédiatement. Les hommes reprirent leurs pagaies de fortune, les

plongèrent à toute allure dans la mer. Cette fois, il ne s'agissait plus de tenter d'approcher l'horizon. Il s'agissait de sauver leur vie, en échappant aux pointes mortelles des étranges petits humanoïdes.

Ils réussirent à franchir la barre de vagues qui occultait la ligne des eaux immenses. Alors, ils furent emportés par un courant si fort que les rivages de leur ancienne terre disparurent avant même qu'ils n'aient eu le temps de réaliser qu'ils abandonnaient définitivement leur passé. Et cette force du flux salé les porta plus rapidement et plus loin qu'ils ne l'avaient escompté, vers les profondeurs des eaux sombres.